

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 MARS 2014

## Éros chez les peuples autochtones

Révéléteur social, le sexe est au cœur des traditions des Inuits et des Amérindiens



CAROLINE MONTPETIT

On en parle sur un ton léger. Les universitaires en font pourtant un sujet des plus sérieux. Dans tous les peuples du monde, la sexualité occupe une place cruciale, animée et nourrie par le désir, assurant la survie. *Éros et tabou*, qui vient de paraître aux éditions Septentrion, aborde un sujet négligé par la communauté scientifique à ce jour mais combien passionnant : la question de la sexualité des peuples autochtones de l'Amérique du Nord.

Sous la plume de l'historien Denys Delâge, des anthropologues Bernard Saladin d'Anglure et Frédéric Laugrand ou de l'historien Gilles Havard, on plonge dans les mœurs sexuelles des peuples inuit, lakota, pawnee ou arikara. On y aborde des sujets aussi variés que l'homosexualité, les relations sexuelles des missionnaires, les concours de « Miss » chez les Amérindiens et l'humour.

Ceux qui pensent trouver là une description de sociétés à la sexualité permissive et débridée, comme l'ont fantasmé les Européens, seront déçus.

Chez les autochtones, comme partout ailleurs dans le monde, la sexualité, avant le contact avec les Occidentaux, était encadrée par des règles bien précises. « Il y a autant de règles [que chez les Blancs], avec une différence. Il ne faut pas oublier que, chez nous, la sexualité est l'un des tabous sur lesquels notre société est construite. On naît pécheur dans le christianisme, on est le produit du péché originel », constate l'anthropologue Frédéric Laugrand, qui signe un chapitre captivant sur les bons et

mauvais partenaires selon les aînés inuits du Nord canadien, et qui a codirigé l'ouvrage.

### Bestialité proscrite

Ainsi, dans les sociétés inuites d'avant le contact, où les animaux sont les égaux des humains, le tabou absolu est la bestialité. Et même si le couple monogame est l'idéal et la norme sociale chez les Inuits, des pratiques répréhensibles, comme l'infidélité maritale ou même le viol, demeureraient plus acceptables que la bestialité.

« Les aînés vont souvent moins s'offusquer de l'infidélité maritale ou de la violence sexuelle que de la bestialité, une véritable plaie pour la personne et son groupe », raconte Laugrand, qui base son chapitre sur une série d'entrevues effectuées auprès des aînés inuits par des étudiantes, inuites également, du Collège arctique d'Iqaluit, au Nunavut.

En ce qui a trait à la séduction, certaines pratiques sont par ailleurs fort différentes de celles du Sud. Gratouiller la paume de la main d'un homme indiquait que l'on consentait à avoir une relation sexuelle avec lui, raconte Naqqi Echo, une aînée originaire du sud de Baffin, interrogée dans le cadre de cette enquête.

Le fait qu'un homme relève constamment les sourcils en regardant une femme signifiait aussi qu'il souhaitait avoir une relation sexuelle avec elle.

Quant aux relations sexuelles avec des jeunes non pubères, elles étaient proscrites par le groupe même si, dans la société inuite comme dans toutes

les autres sociétés, la transgression faisait partie de la réalité.

« Jadis, nous ne pensions pas au sexe », raconte Victor

Tungilik, un aîné inuit. Pourtant, pour le calmer, une mère pouvait masturber son enfant, a constaté l'anthropologue Saladin d'Anglure. Sans doute pour des raisons de procréation, qui demeurent le but premier du mariage, l'homosexualité était également

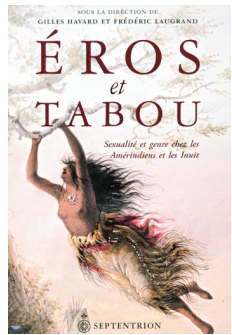
proscrite chez les Inuits, dit Laugrand. « Pour les deux sexes, les premiers échanges sexuels demeurent pourtant tardifs, et, pour les femmes, des expériences douloureuses », écrit-il.

Des mariages arrangés

Dans la société inuite traditionnelle, les mariages arrangés étaient tout simplement la norme, ceux-ci étant parfois conclus alors que les époux n'étaient encore que des embryons.



TIFFET



par exemple observé une pratique singulière. Un nouveau-né peut ainsi recevoir le nom d'un ancêtre du sexe opposé et être élevé dans les pratiques du sexe opposé jusqu'à la puberté. Il reprendra alors les pratiques de son sexe tout en gardant le nom qui lui a été donné à la naissance.

« Chez les Inuit [sic], si l'on manquait de fils, on avait la possibilité de donner plusieurs noms masculins à une fille qui seconderait son père à la chasse, et dont le mari (troisième genre lui aussi), viendrait résider à l'âge du mariage chez les parents de sa femme, au lieu du contraire, plus coutumier », écrit Saladin d'Anglure dans le chapitre intitulé « Hermaphrodisme, lubricité et travestissement ou les tragiques malentendus sur la sexualité et le genre dans les relations entre Occidentaux, Inuit et Amérindiens ».

### Un féminisme bien vivant

Dans son examen de la notion de consentement sexuel chez les femmes amérindiennes d'hier à aujourd'hui,

VOIR PAGE F 2 : ÉROS

« Les aînés vont souvent moins s'offusquer de l'infidélité maritale ou de la violence sexuelle que de la bestialité, une véritable plaie pour la personne et son groupe »

Frédéric Laugrand



**Olga Duhamel-Noyer** explore des souvenirs contaminés

Page F 2



Ringuet à l'ombre de **François Blais**

Page F 3

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Souvenirs contaminés

Le troisième roman d'Olga Duhamel-Noyer explore la quête d'un homme prisonnier de son passé

CHRISTIAN DESMEULES

Tout homme, à ce qu'il paraît, est le produit de son époque. Celle dont est issu le personnage qui est au centre du troisième roman d'Olga Duhamel-Noyer, *Le rang du cosmonaute*, résonne encore des *Satellipettes*, de Goldorak et du Capitaine Flam, d'Albator et de *La guirlande des étoiles*. Pour lui, comme pour toute une génération d'enfants aux yeux fixés sur l'écran de leur télévision, l'atmosphère terrestre était une frontière comme une autre.

Mais le personnage est plus « marqué » que d'autres, sans doute : ses parents l'ont prénommé Youri, en hommage au premier homme, le cosmonaute russe Youri Gagarine, à avoir fait en 1961 une révolution complète en orbite autour de la Terre. Il est depuis devenu anthropologue, à des années-lumière de son enfance et de ses rêves d'infini, et travaille à des recherches sur l'imaginaire forestier.

Il reste toutefois encore un peu tête en l'air. « *Les années de son enfance ont déposé en lui la possibilité d'un univers habité et cette possibilité ne l'a jamais quitté.* » Il a d'ailleurs accepté un contrat pour réécrire un livre sur l'affaire Roswell.

C'est à l'occasion d'un retour à Bernard-Station, le gros village où il a passé une partie de sa jeunesse, alors qu'il y séjourne pour quelques mois en compagnie de Julia, sa compagne, que Youri effectue « *la remontée de ses souvenirs* ». Des souvenirs qu'il mêle, entre autres, parmi ses réflexions, à ceux de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl.

## Retour aux sources

Dans le rang des épinettes où il a grandi, en raison de son prénom russe, de sa petite moto sur laquelle il filait avec son casque à la visière baissée, « *les gens du rang l'avaient surnommé le cosmonaute* ». Il n'y avait jamais remis les pieds depuis qu'il avait été chassé de la maison quand son père



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

*Le rang du cosmonaute* est le troisième roman de l'auteure Olga Duhamel-Noyer. Elle a aussi publié un essai, *Motel univers*.

l'avait surpris dans le même lit que son meilleur ami, à la fin de l'adolescence.

Mais son père, un médecin dont il n'a jamais été proche, même après le divorce de ses parents et le décès de sa mère, est mort il y a des années sans qu'ils se soient jamais revus. La petite maison est abandonnée et tombe en ruine. Le passé est une zone sinistrée, mais Youri a, croit-il, des questions plus terre à terre à régler. Il « *veut savoir si, de manière générale, on pense davantage à l'espace, ici, dans la forêt, et si la probabilité d'une vie hors de la Terre intéresse les travailleurs forestiers sur les chantiers* ».

Chez lui, par contre, aucun doute, la possibilité d'une vie hors de la Terre, et même

hors de Bernard-Station, relève de l'obsession. « *Il refuse d'être né trop tôt pour qu'il leur soit possible de se rendre sur Mars.* » Et pourquoi vouloir aller sur Mars quand son propre cœur lui est inaccessible ? Sinon pour fuir sa propre inquiétude : la crainte d'avoir hérité de la froideur atavique de son père. « *Youri aimerait être avec Julia dans une ville où il fait chaud. Être ailleurs du moins, loin d'ici. Il répète qu'il n'y a rien ici. Pas de vérité profonde, que de l'ennui. Un puits sans fond d'ennui.* »

Un large désert. ».

## Tentative d'évasion

Comme dans *Highwater* (2006), son premier roman, où elle nous conviait à une excavation de souvenirs dans un pay-

sage en ruine, l'auteure explore le passé aliénant de son personnage. Si l'imaginaire y était souterrain, le regard que porte cette fois le protagoniste dans *Le rang du cosmonaute* est résolument tourné vers l'extérieur, le grand nulle part, l'espace intersidéral.

De façon un peu illusoire, Youri espère se déraciner afin de se libérer d'une mémoire qui l'encombre, exposer d'autres secrets douloureux. Mais, il s'en doute un peu : il n'y aura pas d'issue, pas d'évasion, aucune porte de sortie. Et la seule vraie possibilité de libération, on le comprend, il la porte à l'intérieur de lui.

L'auteure en tartine épais, dans *Le rang du cosmonaute*, sur le thème de l'espace et de la Russie. Les références culturelles convoquées pour faire sens sont souvent lourdes et appuyées. La catastrophe de Tchernobyl est juxtaposée au *Stalker* de Tarkovski, il réflé-

chit à l'exploration spatiale chinoise en écoutant *Space Oddity* de David Bowie. Ainsi de suite. La main est un peu lourde, là où pourrait être de mise un peu plus de subtilité.

Mais, en un sens, à l'apparente froideur du style d'Olga Duhamel-Noyer, et au thème surexploité, répond aussi l'apparente anesthésie sentimentale du personnage. A son désir d'évasion, proportionnel à l'enfermement qu'il éprouve, répond ainsi une phrase un peu clinique, figée, qui vient souligner avec une certaine justesse l'aliénation du personnage.

Collaborateur  
Le Devoir

**LE RANG DU COSMONAUTE**  
Olga Duhamel-Noyer  
Héliotrope  
Montréal, 2014, 218 pages

## Quatre questions à Olga Duhamel-Noyer

Quelle est l'étincelle à l'origine du *Rang du cosmonaute* ?

L'étincelle, c'est l'impossibilité de renoncer aux rêves de la jeunesse. Ma génération a grandi durant une période obsédée par la conquête de l'espace, ainsi qu'on le disait alors pompeusement. Pour plusieurs, les lendemains qui chantent étaient aussi à l'ordre du jour. Les années 2000 dessinaient en ce temps-là un horizon lointain rempli de promesses. J'ai trouvé Youri le cosmonaute dans le labyrinthe de mes souvenirs.

Croyez-vous, comme le croit votre personnage, que le vide est l'une des lois maîtresses de l'univers ?

Je ne le crois pas, non. Ce qui me semble évident cependant, c'est que, par-delà la connaissance, l'univers dépasse largement pour l'heure nos capacités intellectuelles. Les miennes à tout le moins.

Quel lien faites-vous entre la forêt et l'espace intersidéral ?

Entre la forêt boréale et ce que le personnage central de mon roman imagine des planètes, il existe un lien très direct : une brutalité ou une vigueur non humaine préside à l'agencement de ces espaces.

La Terre, maison ou prison ?

À mon sens, c'est la fragilité des mammifères que nous sommes qui est carcélère. Et, pour l'heure, l'approximative technologie humaine n'y peut pas grand-chose.



Indian Toilet, une aquarelle sur papier de l'artiste américain Alfred Jacob Miller, réalisée entre 1858 et 1860.

## ÉROS

SUITE DE LA PAGE F 1

l'historien Gilles Havard constate que les pratiques ont beaucoup varié d'une nation amérindienne à l'autre. Alors que les femmes sioux chantaient, toutes nues, juchées sur leur canot, durant des heures pour encourager les hommes qui partaient à la guerre, ça n'était certes pas universel parmi les Amérindiens, reconnaît-il.

Enfin, au terme d'un article portant sur les concours de « Miss », de reines ou de princesses chez les Amérindiens du Québec aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, Marie-Pierre Bousquet et Anny Morrisette constatent que la condition de la femme autochtone n'a pas évolué au même rythme que celle de la femme québécoise depuis les années

1950, mais que le féminisme autochtone n'en est pas moins bel et bien vivant.

« *Le portrait de ce féminisme autochtone à l'échelle du Québec nécessiterait d'être mieux connu, écrivent-elles. [...] Ce n'est pas la robe à franges qui fait la princesse, mais la capacité à personnifier ce que signifie la réussite chez la femme amérindienne : être une femme contemporaine, sûre d'elle, capable de se mettre au service des siens en faisant le pont entre le passé et l'avenir.* »

Le Devoir

## ÉROS ET TABOU

Sous la direction de Gilles Havard et Frédéric Laugrand  
Septentrion  
Québec, 2014, 502 pages

## Beau temps pour les revues

Jusqu'au 3 avril, c'est le Printemps des revues. Ce sont 88 bibliothèques publiques et collégiales qui proposent des espaces d'exposition où les lecteurs peuvent découvrir les différentes revues culturelles québécoises, mais aussi plusieurs librairies qui soutiennent ces magazines en les rendant plus visibles que jamais. À Montréal, la Grande Bibliothèque se joint à ce bal du printemps pour présenter une sélection d'articles phares qui retracent l'histoire du Québec à travers ses revues. L'exposition se déroule au troisième palier et à la collection nationale. Les vendredi 21 et samedi 22 mars, une foire des re-

views se tiendra d'ailleurs devant la Grande bibliothèque, au 475 du boulevard De Maisonneuve Est à Montréal. Les visiteurs pourront consulter et parfois emporter des numéros de leurs revues préférées. Cette campagne de sensibilisation à l'importance des revues culturelles d'ici sera couronnée par un spectacle au cabaret du Lion d'Or, le mercredi 2 avril à compter de 20 h. La soirée mettra en vedette Thomas Hellman, Frédérique Bédard, Marc Béland, Catherine Huard et Jonathan Morier dans un hommage à la culture sous toutes ses formes. Des détails sur l'ensemble des activités du Printemps des revues ? Rendez-vous au [www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca)

Le Devoir



En toutes lettres  
Préfacé par Micheline Lanctôt

LES ÉDITIONS  
L'INTERLIGNE  
www.interligne.ca

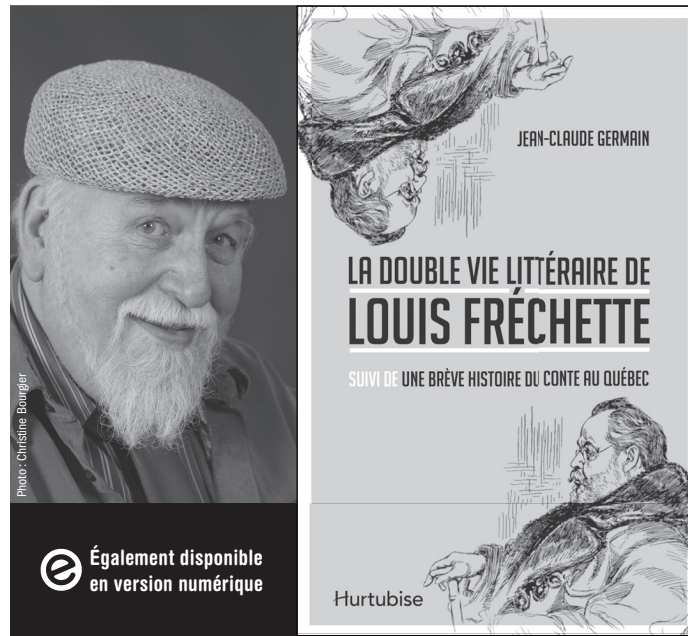


Marie-Claude Hansenne  
152 pages • 18,95 \$  
ISBN 978-2-923274-85-0  
Collection « Vertiges » • Roman

Ce qui construit une vie, ce sont les rencontres qu'on y fait, à partir de la naissance, avec les parents et la famille, en passant par l'adolescence où l'on découvre le monde jusqu'à la vie adulte où arrivent toutes ces responsabilités et, enfin, au déclin, à l'heure des bilans. Ces rencontres courtes ou longues marquent notre parcours de façon indélébile, s'inscrivent dans notre chair et nous façonnent sans que, très souvent, nous nous en rendions vraiment compte.

Pour vous procurer un livre en version imprimée ou numérique, veuillez contacter Rachel Carrière aux coordonnées suivantes : Par téléphone : 613 748-0850, poste 3 Par télécopieur : 613 748-0852 Par courriel : administratrice@interligne.ca

Alternatives  
CONSTRUIRE ENSEMBLE  
un monde différent  
Pour nous appuyer :  
www.alternatives.ca • 514.982.6606



Une double vie  
qui se lit  
comme  
un roman!

Hurtubise  
www.editionshurtubise.com



## LITTÉRATURE

## Ringuet à l'ombre de François Blais



DANIELLE LAURIN

Tout y est. L'humour décalé. L'ironie jusqu'au cynisme. L'autodérision jusqu'à l'autodénigrement. La vacuité de l'existence, la petite vie morne, répétitive, relâchée dans toute son insignifiance. L'asocialité. Et l'amour fantasmé, voué à l'échec. On est bien chez François Blais.

Je ne m'en lasse pas. Au contraire. Plus je lis ce romancier originaire de Grand-Mère installé à Québec, plus je l'apprécie. Mais j'ai mis du temps, dois-je dire, avant de dépasser le premier niveau de lecture de ses romans.

Je m'empêtrai dans les détails de ses descriptions maniaques, dans ses histoires qui ne menaient nulle part. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi il cultivait tant le goût de l'anodin. Pourquoi il s'acharnait autant sur les petits riens du quotidien. Et puis ses héros sans envergure, autant dire des perdants ordinaires, des ratés sympathiques, ne parvenaient pas à m'émouvoir.

J'avais beau, en poussant un peu, voir ici et là des accointances avec le Réjean Ducharme de *L'hiver de force* ou avec le Jacques Renaud du *Cassé*, avec l'univers glauque d'un François Barcelo, tiens... la mayonnaise ne prenait pas vraiment. François Blais me laissait sur ma faim. Il parvenait même à m'excéder.

Je continuais à le lire cependant. Tout en me demandant pourquoi. Tout en cherchant ce qui, malgré tout, malgré moi, venait me chercher. Puis, peu à peu, sa voix réche, ses mots crus, sa langue bien pendue, sa dégraine, son phrasé joualisant agréablement de français, sa petite musique bien à lui... tout ça a fait son chemin jusqu'à moi. J'ai fini par me faire à l'idée que du François Blais, c'est du François Blais.

## Retour à l'intime

J'ai pris un plaisir fou à lire *Sam*, son huitième roman. À retrouver son univers, son style. Et j'ai trouvé François Blais plus en contrôle que jamais derrière la fausse facilité affichée. Je me suis laissé prendre au jeu jusqu'au retournement inattendu à la toute fin.

*Sam* n'a pas la teneur, l'ampleur du roman précédent de l'auteur, *La classe de madame*



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Avec *Sam*, François Blais s'amuse. Il nous mène en bateau tout en multipliant les clins d'œil complices.

Valérie, finaliste au Prix des libraires du Québec et encensé il y a peu par Pierre Foglia. Il s'agissait là d'un livre à part dans l'œuvre de François Blais, ne serait-ce que parce qu'il prêtait sa voix à quelque 25 personnages, sur une période de plus de 20 ans.

Avec *Sam*, on revient à l'intime. Mais en plus farfelu encore que d'habitude, si c'est possible. En plus fantaisiste. Et en plus piquant, me semble-t-il. Aucune retenue, dirait-on. Aucune peur du ridicule, l'insipidité apparente est à son comble, la méchanceté aussi. C'est franchement culotté.

L'épilogue donne le ton. François Blais, pince-sans-rire, y réclame rien de moins que le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec pour son nouveau roman. À ses yeux, ce serait surtout gênant pour les membres du jury s'il ne l'obtenait pas.

«Car il est indubitable, note-t-il, que d'ici un siècle on entendra des gens s'exclamer: "Dire que Blais a échappé le Ringuet!" sur l'air de "Dire que Céline a échappé le Goncourt" ou "Dire que Proust a échappé le Nobel!"»

Il concède cependant qu'il n'a aucune idée des livres à paraître qui pourraient porter ombrage au sien en cours d'année, pour l'obtention du prix. Bon joueur, il n'écarte pas la possibilité qu'un autre roman que le sien ressorte du lot. Puis, ajoute-t-il, «il se peut que Nicolas Dickner ou Perrine Leblanc ou n'importe qui décide de sortir un bouquin en

même temps que moi, simplement pour m'embêter.»

(Pour Nicolas Dickner, je ne sais pas encore, mais pour Perrine Leblanc, c'est confirmé: son deuxième roman, *Malabourg*, sera en librairie le 26 mars.)

François Blais se dit prêt à concéder à ses éventuels rivaux tous les autres prix littéraires québécois. Il s'engage à refuser toute autre récompense en dehors du Ringuet pour son nouveau roman. «Voudrait-on me faire Compagnon de l'Ordre du Canada (et mes sources au cabinet du premier ministre me disent que le projet est dans l'air), je répondrais: "Messieurs, votre geste me touche, mais je me dois de refuser. Revenez me voir quand j'aurai le Ringuet."»

Ce n'est pas tout. Il prend l'engagement de renoncer à «la généreuse bourse de mille dollars versée au lauréat», pour l'offrir «aux petits enfants malades.» Convaincant, n'est-ce pas? Qui, après ça, oserait priver François Blais du prix qui lui revient...

L'auteur disparaît ensuite du portrait — mais pas indéfiniment, impossible d'en dire plus là-dessus sans prendre le risque de vendre la mèche. Débarque à sa place un narrateur non nommé, qui vient de Grand-Mère comme lui. Narrateur qui, à son tour, va céder sa place, pour une grande part du récit, à une mystérieuse S\*\*\*, qu'il décide d'appeler Sam.

## Roman chasse-trape

Tout a commencé quand ledit narrateur anonyme a trouvé dans une boîte de livres soldés un manuscrit reproduisant un long extrait du journal

intime de ladite Sam. Extrait qu'il va s'empresser de recopier, tout en ajoutant son grain de sel. C'est ce qui nous est donné à lire. Vous me suivez?

Toujours est-il que le point central de l'histoire, c'est que le narrateur tombe amoureux de Sam par ses mots. Qu'il veut à tout prix la retrouver. Qu'il cherche partout des indices dans le manuscrit qu'il recopie. Qu'il n'en finit plus d'échafauder des hypothèses.

Il part à la recherche de sa bien-aimée, persuadé qu'il est l'élu, le destinataire attitré du journal de Sam. «Il est impensable qu'elle m'ait adressé son journal, qu'elle m'ait lancé cet appel, sans avoir laissé traîner quelques miettes de pain pour me guider jusqu'à elle.» Il marche dans ses traces. Mais elle n'est jamais là où il l'attend. Il s'acharne dans son enquête. Jusqu'à quand?

Entre-temps, on a eu tout le loisir de constater, par le biais de ses propres écrits, que cette Sam n'a rien de la fille idéale. Qu'elle n'a pas de vie. Qu'elle écrit son journal comme on pissoit de la copie, en s'attardant faute de mieux sur tout ce qui meuble sa non-vie.

Ça ressemble à ceci: «Je résume: je me suis levée, j'ai pissé, j'ai mangé trois gaufres, une banane, et j'ai bu du café de marque Kirkland sur la galerie en lisant quelques pages du journal de Marie Bashkirtseff.»

Mais il y a pire. Comme cette interminable description du produit sur le papier d'emballage de la pâte à mâcher Starburst, que s'entête à reproduire Sam dans son journal. Pour en venir à conclure: «C'est André Breton qui avait raison: les descriptions c'est de l'hostie de marde.»

Sam, qui n'en finit plus de tourner en rond, va-t-elle finir par se manifester à celui qui la considère comme son âme sœur, qui voit en elle la femme de sa vie, ou plutôt de sa non-vie? Sam existe-t-elle seulement dans la réalité? Car, n'est-ce pas, il y a ce que François Blais qualifie lui-même de «frontière poreuse entre la réalité et la fiction.»

François Blais s'amuse. Il nous mène en bateau tout en multipliant les clins d'œil complices. Il nous fait sourire souvent. Il lance des piques à tout venant comme ce n'est pas permis, et on s'en félicite. Il abuse de notre patience en étirant la sauce, et on comprend que ça fait partie du jeu.

Roman chasse-trape qui utilise astucieusement la mise en abyme, *Sam* se donne à lire comme de la non-littérature. C'est tout le contraire en réalité.

## SAM

François Blais  
*L'Instant même*,  
Québec, 2014, 192 pages

## LA VITRINE



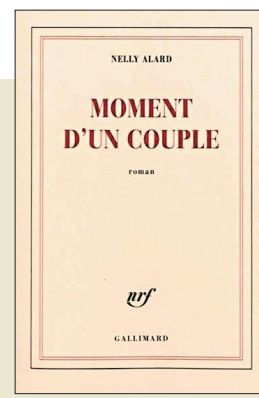
ROMAN

## CE MAUDIT SOLEIL

Marcel Godin  
Typo  
Montréal, 2014, 176 pages

Salué par la critique lors de sa parution originale, en 1965, chez Robert Laffont, *Ce maudit soleil*, premier roman du journaliste Marcel Godin (1932-2008), donne vie à un univers brut et tendu, celui d'un camp de bûcherons de la Haute-Mauricie dans les années 1940. Dans la position du narrateur, le jeune commis du camp, un peu plus instruit que les rustauds qui l'entourent, raconte l'ennui qui dévore les hommes, les pulsions sexuelles qui bouillent en eux, la misère culturelle qui entrave ou pervertit l'expression de leur humanité. Johanne, fille du cook et seule femme du camp, joue le rôle de révélatrice des passions tristes qui animent les acteurs de cette tragédie forestière, portée par un style vif, nerveux, tranchant et diablement efficace. Comme le soleil du titre, ce roman frappe dur et met l'humanité à nu. Ingrate, l'histoire littéraire a presque oublié Marcel Godin. A tort. Ce romancier, comme l'écrivait Jean Ethier-Blais dans *Le Devoir* en 1965, est sérieux et «a quelque chose de nouveau à dire».

Louis Cornellier



ROMAN

## MOMENTS D'UN COUPLE

Nelly Alard  
Gallimard  
Paris, 2013, 376 pages

Pour *Moments d'un couple*, la comédienne et écrivaine Nelly Alard a reçu le prix Interallié 2013. Il y avait 20 ans que ce prix n'avait pas été octroyé à une femme. Ce jury, exclusivement mâle, s'est secoué enfin. Il faut dire que ce gros roman, qui exige de bons lecteurs, est fascinant. Il raconte, de trois points successifs, une relation d'amour entre un couple, marié depuis dix ans, avec un enfant, d'une part, et la liaison difficile de l'homme avec une autre femme, tombée véritablement amoureuse du monsieur. Rien n'est caricaturé. Les sentiments passionnés, la générosité, les crises, la jalousie, les compromis et les mensonges, les penchants et les désirs qui s'élancent et s'annulent. Intermitences, donc, de l'amour qui renonce à la fidélité, sans pour autant vouloir rompre. Cet audacieux pari littéraire évite l'in vraisemblable et le jugement pour s'en tenir aux déchirements et aux éclaircies de la relation heureuse. Passionnante, cette saisie de la joie et de la douleur d'aimer, fondée sur l'amour et non sur la sexualité, un point de vue «féminin», s'il en est. Oui, tout ce roman cherche comment aimer malgré tout ce qui a, ou est, raté.

Guylaine Massoutre

## Jean-Jacques Pelletier ou écrire pour respirer un peu mieux

MICHEL BÉLAIR

C'est Victor-Lévy Beaulieu lui-même qui demanda à Jean-Jacques Pelletier de lui raconter pourquoi et pour qui il écrivait; cela donna *Pour inquiéter et pour construire* (éditions Trois-Pistoles, 2002). Mais il se trouve que, plus d'une décennie, cinq ou six gros livres et presque 10 000 pages plus tard, Pelletier sent le besoin de revenir sur le sujet. De reprendre encore une fois les mêmes questions en y ajoutant ses nouvelles préoccupations, maintenant qu'il a plus de 65 ans et que son avenir est derrière lui. Et voilà *Questions d'écriture*.

Le scénario est le même: l'auteur des *Gestionnaires de l'Apocalypse* (Alire) et d'une bonne douzaine d'autres ouvrages répond aux questions que ses livres ont fait naître chez ses lecteurs. Regroupées en quatre grandes catégories — avoir besoin d'écrire, fabriquer de l'écriture, écrire pour s'exprimer, écrire pour les autres —, ces questions permettent à Jean-Jacques Pelletier de revenir sur son travail... ce qui explique le côté autobiogra-

phique de l'expérience puisque l'auteur illustre son propos en faisant référence à son œuvre.

On trouvera partout dans l'ouvrage des passages captivants, d'abord justes et vrais — «Il faut vraiment un très curieux mélange de patience et de sentiment d'urgence, d'humilité sincère et d'orgueil insensé pour per-

Pelletier souligne aussi abondamment toute la part de travail de l'écriture

sévérer dans l'écriture» —, entre autres sur l'inspiration ou sur les implications philosophiques et politiques du fait d'écrire.

## Écrire, dit-il

Les sections les plus intéressantes sont celles où le prolifique romancier explique son besoin d'écrire depuis qu'il est tout jeune: «La grande affaire de la fiction, c'est la question du sens — avec tout ce qu'elle implique de valeurs, d'idées et de fantasmes — et la difficulté des êtres humains à parvenir à le trouver, même partiellement, même de façon temporaire. [...] La fiction élargit le domaine

du possible et elle ouvre un espace de liberté où peuvent se construire des réponses à la question du sens.» Et encore: «Ce qui m'intéresse au premier chef, ce n'est pas la description de la réalité extérieure, c'est l'expérience que les humains en font à travers le temps...»

Pelletier souligne aussi abondamment toute la part de travail de l'écriture; on a droit à de longs passages sur la structure de ses romans et sur l'exercice même du métier d'écrivain qui pétrir son texte jusqu'à ce qu'il prenne le rythme et la couleur qu'il veut y imprimer. On lira aussi avec intérêt ce qu'il dit sur l'étrange personnage de Victor Prose, son alter ego, avec lequel il a co-signé quelques essais intéressants mais un peu lourds sur la montée des extrémismes.

Partout, qu'il parle de Proust, de Valéry, de l'art ou du polar, on voit que Jean-Jacques Pelletier est un homme de son siècle et qu'il

ne peut s'empêcher de commenter «les réductions soigneusement graduées des programmes d'aide à l'édition, aux auteurs et à la diffusion». Tout comme la «censure par intimidation», en faisant allusion à «la poursuite contre les auteurs et l'éditeur de Noir Canada [qui] visait également l'ensemble des auteurs et des éditeurs québécois».

Pas étonnant de la part d'un homme qui croit que la fonction du roman «est de faire naître des questions, de mettre en cause ce qui va de soi, de fissurer le ronron des certitudes, de rendre manifeste ce qui est occulté ou négligé, de découvrir les problèmes que cachent les évidences et d'élargir l'éventail des possibles. Bref, de faire jaillir le doute et d'ouvrir des chemins.»

Collaborateur

Le Devoir

## QUESTIONS D'ÉCRITURE

Jean-Jacques Pelletier  
Hurtubise  
Montréal, 2014, 342 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 3 au 9 mars 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)
1	Romans québécois	
1	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages	Anne Robillard/Wellan 1/4
2	Louise est de retour	Christine Bruillett/Homme 2/2
3	Un voisinage comme les autres • Tome 1	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis 3/3
4	Les gardiens de la lumière • Tome 2	Michel Langlois/Hurtubise 4/4
5	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis 7/13
6	Le clan Seton • Tome 1 Les aubes grises	Sonia Marmen/Québec Amérique 5/3
7	Ce qui se passe au congrès reste au congrès!	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis 9/18
8	Les gardiens de la lumière • Tome 1 Maîtres chez soi	Michel Langlois/Hurtubise 10/3
9	Bébé boom • Tome 2	Josée Boumival/Hurtubise -1
10	Pour que tienne la terre	Dominique Demers/Québec Amérique 6/7

## Romans étrangers

1	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel 3/2
2	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon 1/8
3	La nuit leur appartient • Tome 1 Les rêves...	Sylvia Day/Michel Lafon 2/3
4	À suivre	J. J. Abrams   Doug Dorst/M. Lafon 4/3
5	Prague fatale	Philip Kerr/dû Masque 6/9
6	Les enquêtes du département V • Tome 4 Dossier 64	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 5/6
7	La femme des dunes	Christopher A. Bohjalian/Guy Saint-Jean 8/2
8	L'italienne	Adriana Trigiani/Guy Saint-Jean 7/5
9	Homeland, la traque	Andrew Kaplan/Seuil 9/4
10	Crossfire • Tome 3 Enlace-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec -1

## Essais québécois

1	Paradis fiscaux : la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété 1/2
2	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux 2/22
3	Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté...	Jacques Godbout   Mathieu Bock-Côté/Boréal 6/4
4	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10 8/2
5	Je me souviens? Le passé du Québec...	Jocelyn Lévesque/Fides 4/3
6	Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme...	Fanny Britt/Atelier 10 5/6
7	Aimer, mater, jubiler. L'impensé féministe au Québec	Annie Cloutier/VLB -1
8	Comprendre l'état d'Israël. Idéologie, religion et société	Yakov M. Rabkin/Écosociété 3/3
9	Sur la piste de Trudeau. 40 ans de frictions entre...	Collectif/Rogers -1
10	L'anarchie expliquée à mon père	Thomas Déry   Francis Dupuis-Déry/Lux 10/5

## Essais étrangers

1	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito 2/4
2	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL 1/19
3	Le déni. Enquête sur l'inégalité des sexes dans l'Église	Maud Amandier   Alice Chablis/Novalis -1
4	Science, un coup de!	Chris Turner/Boréal 5/5
5	Vivre ensemble pour changer le monde. L'art de ne pas...	Richard David Precht/Pocket -1
6	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry   Claude Capelier/Robert Laffont 3/4
7	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 8/8
8	La fin du hasard	Igor Bogdanov   Grichka Bogdanov/Grasset -1
9	L'Indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones...	Thomas King   Daniel Poliquin/Boréal 4/2
10	Pourquoi les riches ont gagné	Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel 7/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

# L'exception française

CHRISTIAN DESMEULES

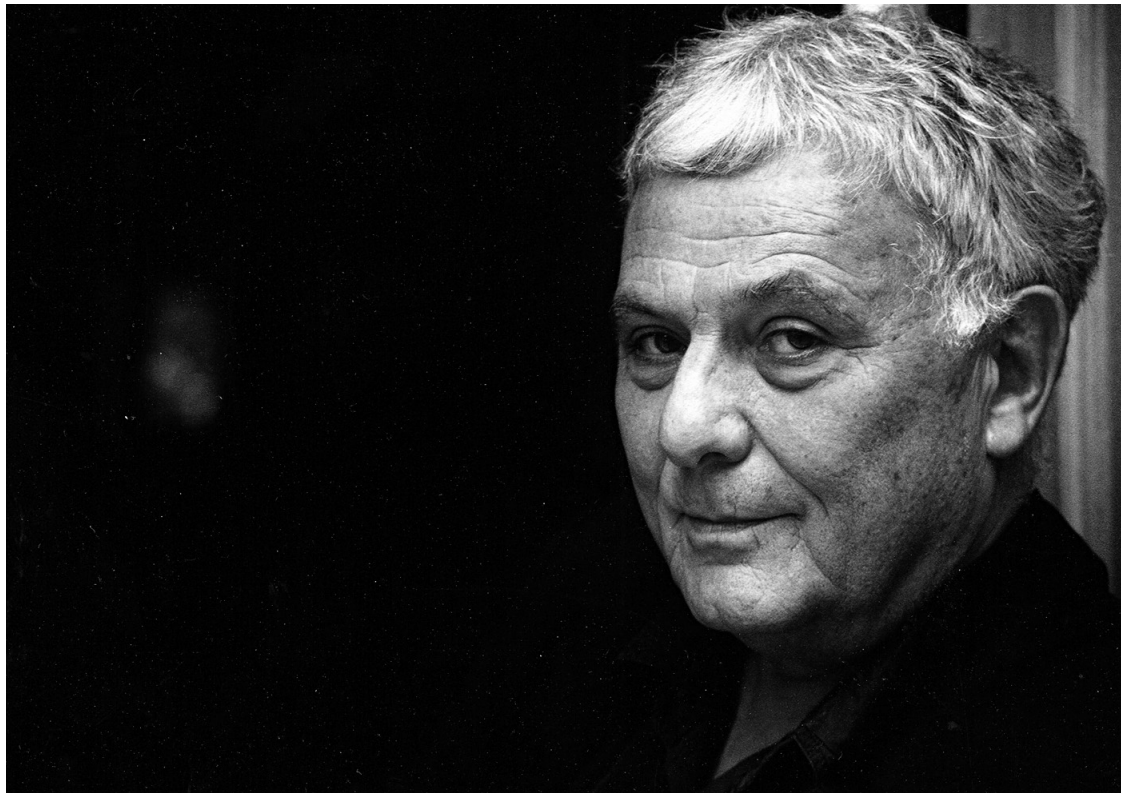
Un homme seul fait ses petites affaires en Italie, «dans un angle précis de Venise». Les rares voisins qui l'aperçoivent, presque toujours un livre à la main ou griffonnant dans un carnet, lui donnent sans hésiter du «professeur». La fille du restaurateur d'à côté lui fait de l'œil, une autre lui rend visite à l'occasion pour lui prodiguer des massages équivoques.

Un peu malgré lui, de mystérieuses obligations l'amènent à passer quelques jours par semaine à Paris («une heure et demie d'avion»), sans jamais toutefois menacer sa retraite. Comme Chateaubriand, il pourrait peut-être dire: «J'ai mis ma main dans le siècle, mon intelligence au désert.»

Et si son corps n'a plus la souplesse d'autrefois, l'écrivain — car il est écrivain — se réjouit d'être encore en vie, de pouvoir échapper encore un temps à la pieuvre sociale et au sort qui semble condamner la plupart des mortels à l'ennui, à la solitude triste et à la mort. Voire à la gravité terrestre.

Car lui, son mantra, c'est l'exception. Les angles morts, la passion de l'ombre. Les échos du XVIII<sup>e</sup> siècle et ceux de la philosophie taoïste. Loin d'une France qui moisit lentement. Et loin de ses Français «hâbleurs, arrogants, désespérément normaux, faussement gais, revendicatifs, renfrognés» qui méritent leurs Françaises «las-sées, conformistes, tristes». A lui l'Italie et les Italiennes. A lui la langue de Dante, d'Ada et de Loretta, qui lui permet de recharger son français, de l'assouplir, de le multiplier. «Que serais-je sans l'italien? Un demi-sourd, comme la plupart des écrivains.»

Avec *Médium*, son 23<sup>e</sup> roman, Philippe Sollers rejoue la plupart de ses partitions habituelles et risque de ne surprendre aucun de ses



J. SASSIE

Avec son dernier roman, Philippe Sollers se renouvelle, sans vraiment se réinventer.

lecteurs. Le prétexte romanesque est mince, de plus en plus mince, et seuls Venise, la littérature et le motif des rapports hommes-femmes — trois des scies sollersiennes — parviennent à faire tenir ensemble cette guirlande de réflexions *ad lib* et plutôt décousues sur l'état du monde. En plus de son apologie habituelle de la clandestinité et du secret, antidotes persistants

face à la «folie» qui prolifère. «Comme le monde est fou, il faut bien s'inventer une contre-folie efficace, et devenir ainsi un contre-fou aussi déterminé que possible.»

La folie n'aime ni les dictionnaires ni l'histoire. Elle est monomane et obsédée par la vérité. «Elle n'a aucune curiosité, sauf sexuelle ou malsaine. [...] Elle ne pense pas, elle juge, elle

«Comme le monde est fou, il faut bien s'inventer une contre-folie efficace, et devenir ainsi un contre-fou aussi déterminé que possible»

Extrait de *Médium*

préjuge, elle a réponse à tout.» Pour appuyer ses propos, Saint-Simon, Lautréamont ou Nietzsche sont habilement convoqués. Quelques figures d'exception qui parlent à travers lui et auxquelles Sollers, sans gêne, n'hésite pas à attacher son char.

L'auteur de *Femmes* se renouvelle une fois de plus sans se réinventer vraiment. On referme *Médium* avec l'impression que l'écrivain de 77 ans fait plus que jamais du sur-place et qu'il signe ici une sorte de «vade mecum» personnel. La lucidité est toutefois encore au rendez-vous, puisqu'il ne manque pas de nous signaler que «la France détient le record du monde des individus qui ne peuvent s'empêcher d'écrire». Ecco.

Collaborateur  
Le Devoir

MÉDIUM  
Philippe Sollers  
Gallimard  
Paris, 2014, 176 pages

## Centre d'un monde et Centre-Sud Calcutta, une culture étrangère

FABIEN DEGLISE

Loin de le cacher, il l'expose même: le bédéiste Guy Delisle est un mauvais père... qui s'assume. Il en fait la démonstration avec son *Guide du mauvais père* (Delcourt) publié l'an dernier. Et l'aveu prend désormais la forme d'une décision avec la publication d'un volume 2, un peu moins marrant, mais malgré tout charmant.

La formule n'a pas changé. Sur quelque 200 pages, l'amusant dessinateur, fin observateur des détails de la condition humaine, revient avec une série de nouvelles scènes le mettant en vedette avec ses enfants. Dans une sorte de réalité augmentée du centre de son petit monde, il se caricature en père ratoureux, paresseux, égoïste et sournois, pas très à cheval sur la discipline, sur la morale, sur l'éthique... Le tout, bien sûr, pour choquer et faire rire.

Morceaux choisis: ici, il tient des propos déplacés sur les parents des amis d'école de ses enfants; là, il leur raconte des histoires de tueurs en série pour les effrayer avant de les envoyer au lit, dessine des chiens qui pétent dans les cahiers d'école de sa fille ou lézarde sur un canapé avec son fils plutôt que de lui faire apprendre une récitation.



ÉDITIONS POW POW

*Chroniques du Centre-Sud*, par Richard Suicidé

Dans ces petits fragments de quotidien en famille, relatés par l'entremise d'un trait simple, mais efficace, le percutant, le surprenant, le délicieusement irrévérencieux peut-être un peu moins au rendez-vous. Mais il faut malgré tout se rendre à l'évidence: le père est peut-être mauvais, mais il reste bon narrateur.

Chroniques urbaines

Il y a eu *Mile End* (Pow Pow), chroniques urbaines dessinées par Michel Hellman en 2011 au cœur du quartier *hipster* de Montréal. Il y a désormais *Chroniques du Centre-Sud* (Pow Pow), étude sociologique-éthylologique d'un autre coin

de la métropole — en bas à droite sur une carte — brillamment menée par un vieux de la vieille, Richard Suicidé (Richard Beaulieu de son vrai nom). Les lecteurs des défunts hebdomadaires *Ici* et *Montreal Mirror* se souviennent sans doute de lui.

Solide et désopilante, l'œuvre permet de renouer avec le trait subversif de l'auteur tout comme avec ses personnages à long nez, à gros seins et aux courbes oscillantes qui racontent ici le quotidien d'un quartier dérivant à certains endroits entre chômage, prêteur sur gages et bière en caisse de 12. Il est question de voisins avec leurs comportements étranges, d'épiceries qui vendent des cretons à la qualité douteuse, mais surtout d'une existence à la petite semaine que l'on finit par ne plus voir qu'à travers la brume des paradis artificiels, ceux qui se trouvent légalement dans les réfrigérateurs des dépanneurs et d'autres qui se fument.

Richard Suicidé, qui ici s'est associé à un scénariste imaginaire baptisé William Parano, donne sans doute corps à un genre en ascension, celui de la chronique urbaine dessinée. Et il le fait en poursuivant une œuvre amorcée il y a quelques années déjà et que l'on pourrait qualifier d'anthropologie à coup de barre de fer. Pourquoi pas?

Le Devoir

LE GUIDE DU MAUVAIS PÈRE  
TOME II  
Guy Delisle  
Delcourt  
Paris, 2014, 186 pages

CHRONIQUES DU CENTRE-SUD  
Richard Suicidé et William Parano  
Pow Pow  
Montréal, 2014, 112 pages

Derrière la frénésie d'une histoire familiale, Shumona Sinha décortique l'âme de la mégapole indienne

GUYLAIN MASSOUTRE

Deux prix Nobel de littérature ont fait aimer l'Inde en Occident: Tagore en 1913 — dont Normand Baillargeon a traduit *Les oiseaux de passage* (Le Noroît, 2008); puis V. S. Naipaul en 2001, avec *L'Inde: un million de révoltes* (Plon, 1992), enquête fabuleuse menée dans un quartier de Calcutta. Aujourd'hui, la mégapole compte 4 millions et demi d'habitants, 16 millions avec l'agglomération. Sait-on que plus de 700 000 Canadiens appartiennent à la diaspora indienne?

Il y avait eu Duras pour rêver de Calcutta, capitale de l'Empire britannique en déclin, devenue capitale du Bengale. Dans le delta du Gange, sa misère coutumière et systémique a livré toutes les scènes pénibles d'une extrême pauvreté. Qui n'a pas été ému par *La Cité de la joie* (1985) de Dominique Lapierre et les bidonvilles de Calcutta? Pourtant, cette société aux classes figées avait commencé à bouger.

Au début des années 90, un renouveau d'hindouisme allait soutenir un nationalisme hostile aux musulmans. Les émeutes entraînèrent une cohorte d'exactions. Calcutta avait rompu la chaîne humaine d'un monde meilleur. Certains secteurs allaient toutefois prospérer. Aujourd'hui, on enseigne une économie de pointe, tout comme l'ingénierie, la médecine, la physique, les mathématiques, la littérature: l'Université de Calcutta attire une élite internationale. Shumona Sinha y a étudié.

Un monde en étoile

Divers écrivains, nés à Calcutta, ont acquis leur notoriété à l'étranger: Arundhati Roy, Jumpa Lahiri, Amitav Ghosh, Vi-



ARKO DATTA AGENCE FRANCE-PRESSE

Calcutta: cris, couleurs, maisons grouillantes, climat insupportable, le tableau est bourré de détails et de sensations.

kram Seth, ou encore la poétesse Divakaruni. Le Canadien Rohinton Mistry est quant à lui né à Bombay (Mumbai), tandis que Neil Bissoondath, neveu de Naipaul, a vu le jour à Trinidad. Le plus connu? C'est Salman Rushdie, un natif de Bombay devenu New-Yorkais. En 2007, au Salon du livre de Paris, une trentaine d'auteurs indiens invitaient à lire cette littérature foisonnante et géographiquement éparpillée.

Née à Calcutta en 1973, Shumona Sinha appartient à la génération des changements. Francophone, elle a publié des poèmes bengalis qu'elle a traduits à Paris, où elle vit depuis 2001. Cette brillante personnalité a signé *Fenêtres sur l'abîme* (La Différence, 2008) et *As-sommons les pauvres!* (L'Olivier, 2011), un ouvrage primé pour sa force évidente. Voici *Calcutta*, histoire d'une femme aisée qui revient enterrer son père au Bengale. Place aux résonances entre la grande et la petite histoire.

Stupéfiante, Sinha nourrit sa vitalité d'une plume ample et foisonnante. Si son nom s'associe à celui du poète Lionel Ray, fin lettré, on devine que la brillante étudiante en littérature, poétesse elle-même, a dépassé le mentor. N'a-t-elle pas mis en exergue Jabès et Apollinaire? Tout distingue pourtant ce récit romancé, porté par les danses violentes de Shiva, le vacarme et les clameurs. L'ouvrage est en lice pour le prix de la Closerie des lilas, qui sera décerné en avril.

Feux de Bengale

Calcutta: cris, couleurs, maisons grouillantes, climat insupportable, le tableau est bourré de détails et de sensations, selon les mariages et les assassinats. La femme qui revient sur les lieux de sa jeunesse revit l'afflux des émotions qui se mêlent au deuil. Quelle est sa plus grande perte? Sa patrie, le

rêve communiste de son père, les grands-mères fleuries et les tantes, bref toutes les convictions qui gravitaient dans son environnement.

Dans le Bengale des années 70, Indira Gandhi faisait régner la terreur, pourchassant les communistes impunément.

père de Trisha, comme celui de Sinha, économiste, est un activiste; mais en 2011, la droite reprend le pouvoir et il meurt. La forte relation de Trisha à ce père autoritaire et secret, qui cache mal son arme et mieux son épouse alitée, mélancolique, tranche sur un monde de femmes manipulées.

Qu'est-ce qui a changé? Ce pays, le monde, ou la fille de 12 ans devenue auteure émigrée? Il est temps de voir la fin de la guerre froide sous l'angle indien. Surprise: même Nadia Comaneci, aux yeux de ces privilégiés, était un symbole de la révolte contre l'ordre instauré! L'Inde, grand joueur non affilié aux blocs en présence, regarda tomber le mur de Berlin, et les vagues arrivèrent à Calcutta.

Les chimères vacillèrent: «Ils croyaient probablement que l'idéalisme rouge les protégeait du nationalisme religieux et du fondamentalisme, ils croyaient être sauvés du désespoir.» La révolte gronda, attaques sauvages de trains, fureurs de tous bords et émeutiers entre eux: «Les villes, les unes après les autres, furent atteintes, on s'entre-tua, on détruisit autant de mosquées que de temples.» La vie d'autrefois était engloutie, et toutes les illusions, ruinées. Dans cette réduction du temps, Sinha évoque une complexité idéologique inouïe.

Collaboratrice  
Le Devoir

CALCUTTA  
Shumona Sinha  
L'Olivier  
Paris, 2014, 207 pages

«Tout a commencé par un livre d'art rupestre. Sur l'une des pages figurait un dessin d'une femme enceinte. Un jour, j'ai encerclé le ventre et j'ai écrit au crayon de plomb: je veux ça.»

MARTINE BATANIAN - CLINIQUE

ÉDITIONS MARCHAND DE FEUILLES

Déjà en librairie

Alain Lavigne

## LESAGE

LE CHEF TÉLÉGÉNIQUE

Le marketing politique de «l'équipe du tonnerre»

SEPTENTRION, Q.C. CA

25 ans • 1988-2013 TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

## LIVRES

## Montréal, la porte du monde

Littérature et urbanisation de 1927 à 1942 : une anthologie québécoise

MICHEL LAPIERRE

Exploitant, comme thème littéraire, l'urbanisation québécoise durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, *Chercher fortune à Montréal*, anthologie présentée par Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières, s'ouvre étrangement sur un récit où la nature dicte un refus du travail pour une évasion vers le bonheur champêtre, le rêve et l'amour. La ville, centre du commerce et de l'industrie, devient aussi, et surtout, le lieu du bouleversement social.

Comme les quatre autres récits du recueil, *Printemps* (1927), de Louis Dantin, est une œuvre méconnue. Ce premier texte, le plus beau de l'ensemble, fait découvrir, au milieu du prosaïsme d'un Montréal en pleine croissance où les travailleurs, dans le tramway, filent vers le boulot, une ville secrètement fabuleuse.

Un jeune homme, qui sent le soufre de l'usine qui l'attend, dit à l'ouvrière, exhalant, quant à elle, l'odeur du caoutchouc de sa fabrique : « Je planterais tout là aujourd'hui et je partirais en pique-nique. » La jeune fille lui répond : « Ne me le dites pas... J'attraperais la même envie. » Ils partent à l'aventure en se rappelant que Montréal est une île.

Le port, le marché Bonsecours, le pont Victoria, la rue Sainte-Catherine, le panorama qu'on contemple du mont Royal, tout évoque le lointain, le changement. Et n'est-ce pas le printemps? Par la seule description sentie du décor, le nouvelliste rend presque vraisemblable la rencontre fortuite du patron de la jeune fille, celui qui trouve à nos déserteurs, déjà amoureux l'un

de l'autre, une sinécure : veiller sur sa vieille mère dans une villa du Sault-au-Récollet.

Dantin discerne dans l'urbanisation et la modernisation une fuite perpétuelle chez ceux qui les vivent, comme si l'initiation au progrès provoquait un désir irrésistible de participer à une évolution toujours plus intense. Claude-Henri Grignon raconte aussi un abandon. Mais il le voit, au contraire, comme une trahison. Dans son récit *Le déserteur* (1934), un cultivateur quitte, avec sa famille, une terre stérile des Laurentides pour s'établir à Montréal.

Mêlé à la contrebande, le nouveau citadin, déjà corrompu par la ville, sera reconnu « coupable d'homicide involontaire ». Seule la verve truculente de l'écrivain, ruraliste réactionnaire, sauve sa prose de la fadeur moralisatrice. Les poncifs bien-pensants pèsent aussi sur *Bête de proie* (1942), de Rex Desmarchais, et *Anne Mérial* (1927), de Madeleine (pseudonyme d'Anne-Marie Gleason).

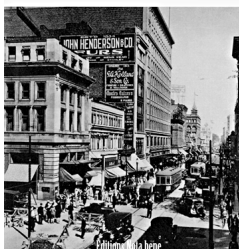
En revanche, Marie Le Franc, en tentant, dans *Florence* (1934), de percer, à Westmount, l'énigme d'une bourgeoise anglophone et solitaire qui laissait « son regard errer sur la ville dont elle était exclue », rejoint la fascination de Dantin pour un Montréal ouvert sur le vaste monde des antagonismes mais également pour des aventures enivrantes, au-delà des obstacles.

Collaborateur  
Le Devoir

#### CHERCHER FORTUNE À MONTRÉAL

Anthologie dessinée et présentée par Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières  
Nota bene  
Montréal, 2014, 270 pages

Chercher fortune à Montréal  
Anthologie  
Ouvrage de Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières



La rue Sainte-Catherine et ses tramways, autour de 1945

SOURCE MUSÉE MCCORD

« Devant eux le fleuve s'épendait, frémissant lui aussi de la vie nouvelle. Il coulait libre et à pleins bords, [...] sensible une fois de plus aux remous, aux reflets, aux souffles. »

Extrait de *Printemps*, de Louis Dantin, dans *Chercher fortune à Montréal*

## L'art de contourner la Conquête

Comment des individus s'adaptèrent avec brio à la chute de la Nouvelle-France

MICHEL LAPIERRE

La conquête du Canada par la Grande-Bretagne (1759-1760) n'empêcha pas les Canadiens de contourner le bouleversement politique en tirant leur épingle du jeu. Publié sous la direction de Gaston Deschênes et Denis Vaugeois, *Vivre la Conquête, tome 2*, montre que des individus participèrent de plain-pied à la construction de l'Amérique, surtout grâce à une symbiose inouïe avec les autochtones et certains Anglo-Saxons.

Comme dans le premier volume paru l'an dernier, une vingtaine de chercheurs révèlent, chacun, le parcours d'un personnage méconnu. Celui de Gabriel Cerré (1734-1805), marchand natif de Montréal, que retrace Robert Englebert, compte parmi les plus passionnants.

Dès 1753, Cerré pratique la traite des fourrures avec les Amérindiens dans des expéditions en canot à l'intérieur du continent. Loin de ralentir son commerce, la Conquête lui

donne la possibilité de l'accroître entre la vallée du Saint-Laurent et celle du Mississippi.

Rien de très surprenant. Si les Anglo-Saxons sont devenus les maîtres incontestés de la côte est de l'Amérique du Nord, les marchands canadiens, grâce à la traite et à l'heureux métissage culturel avec les Amérindiens, ont encore une prépondérance certaine au cœur du Nouveau Monde.

Devenu l'un des hommes les plus influents de la vallée du Mississippi, Cerré (mort à Saint-Louis) s'est entendu autant avec les partisans de l'indépendance américaine qu'avec l'administration coloniale espagnole. Il fait des affaires jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Plus insolite, le destin continental de Joseph-Louis Gill, examiné par Stéphanie Béreau, frappe l'imagination.

Intégré à la communauté abénaquise d'Odanak, sur la rivière Saint-François, et au peuple de la Nouvelle-France dont elle fait partie, Gill parle

la langue de sa nation autochtone d'adoption et le français. Son père, un habitant de la colonie britannique du Massachusetts, a été capturé à bas, dès l'adolescence, par nos alliés abénaquis, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors des incursions franco-amérindiennes menées contre la menace étrangère.

Bien qu'il soit né de prisonniers de guerre anglais, Joseph-Louis Gill, après avoir mangé le cœur d'un serpent, selon un rite chamanique, plonge si profondément dans l'inconscient du Nouveau Continent qu'il devient chef des Abénaquis et, en 1777, soutient, contre Londres, l'indépendance des États-Unis naissants.

Une femme, dépeinte par Geneviève Désy, va encore plus loin. Esther Wheelwright, elle aussi transfuge de l'identité anglo-protestante à la suite de sa capture par nos alliés autochtones, adopte à ce point sa nouvelle identité qu'elle refuse de rentrer en Nouvelle-Angleterre auprès de sa famille qui la réclame.

Devenue supérieure des Ursulines de Québec, elle témoigne devant les conqué-

rants de 1759 de la profondeur canadienne d'un métissage et d'une convergence culturelles qui les dépasse.

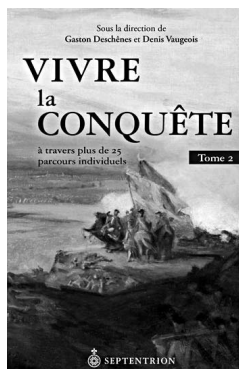
Collaborateur  
Le Devoir

#### VIVRE LA CONQUÊTE TOME 2

Sous la direction de Gaston Deschênes et Denis Vaugeois  
Septentrion  
Québec, 2014, 320 pages

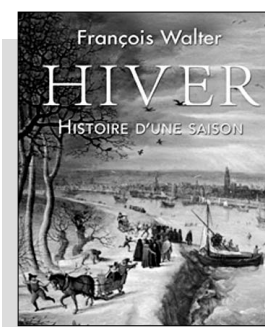
« Quand Gabriel Cerré se lance dans la traite de fourrures, il part au bas de l'échelle »

Extrait de *Gabriel Cerré, marchand canadien dans Vivre la Conquête, tome 2*, rédigé sous la direction de Gaston Deschênes et Denis Vaugeois



Vivre la Conquête  
Tome 2  
Sous la direction de Gaston Deschênes et Denis Vaugeois  
Septentrion

## LA VITRINE

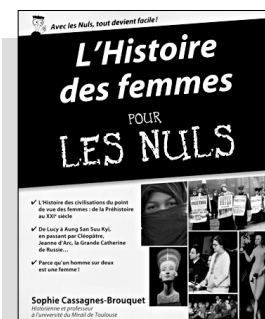


HISTOIRE

HIVER  
HISTOIRE D'UNE SAISON  
François Walter  
Payot,  
Paris, 2014, 451 pages

« Demain l'hiver, je m'en fous, je m'en vais dans le sud au soleil », chantait Robert Charlebois. L'historien suisse François Walter, à partir de sources essentiellement européennes, se demande ce qu'est l'hiver. Avec une érudition un peu lourde, il montre que, jusqu'aux années 1980, on entendait surtout dire que le climat était de plus en plus froid. Nous voici à l'ère du réchauffement climatique. Saison mal aimée, l'hiver a justifié l'amélioration des techniques de chauffage, mais n'a pas forcément conduit à une évolution des mentalités. Se promener en souliers ou en jupe demeure une image obligée. François Walter parcourt la littérature ayant un lien avec l'hiver, puis la peinture, les rituels, les indices climatiques ou encore les pratiques sociales, comme les festivités de Noël. Il raconte par exemple comment Hitler fut un des premiers à se faire un capital politique en misant sur les secours d'hiver. Un sujet riche, mais dont le traitement dans ce livre reste un peu froid.

Jean-François Nadeau



HISTOIRE

L'HISTOIRE DES FEMMES  
POUR LES NULS  
Sophie Cassagnes-Brouquet  
First Editions  
Paris, 2013, 393 pages

Sophie Cassagnes-Brouquet, l'historienne française responsable de cette introduction très grand public à l'histoire des femmes, le souligne à raison : la trajectoire historique des femmes a longtemps été réduite à une suite d'anecdotes sur la vie des reines et des favorites avant que l'on finisse par comprendre pour de bon qu'il « n'y a pas d'Histoire sans elles ». Son introduction couvre large, très large. Elle s'efforce, de la pré-histoire à nos jours, sur tous les continents, de faire voir les événements, la condition et les personnages les plus marquants de l'histoire envisagée au féminin. Très (trop?) vaste projet qui conduit à des sauts immenses mais qui offre tout de même un regard d'ensemble honnête sur les femmes du peuple comme sur celles du monde, qu'elles soient reines ou esclaves, militantes ou religieuses, mères ou célibataires.

Jean-François Nadeau

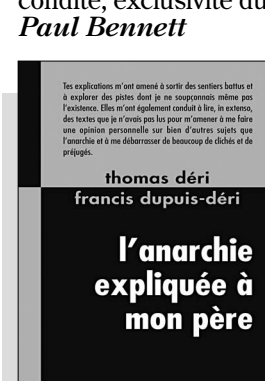
Jared Diamond  
Pourquoi  
l'amour  
est un plaisir

ESSAI

POURQUOI L'AMOUR EST  
UN PLAISIR  
L'ÉVOLUTION DE LA SEXUALITÉ HUMAINE  
Jared Diamond  
Gallimard  
Paris, 2010, 240 pages



Pourquoi notre sexualité diffère-t-elle radicalement de celle de nos plus proches ancêtres? Quel est donc ce drôle d'animal qui fait passer l'amour et la jouissance avant la procréation? Avec son humour habituel, le biologiste et physiologiste Jared Diamond, auteur du *Troisième chimpanzé*, explique ici d'un point de vue évolutionniste l'originalité du comportement humain en matière de sexualité : intimité de l'accouplement, disponibilité sexuelle des femmes en dehors des périodes de fécondité, exclusivité du couple, etc. Plaisir de lecture garanti.

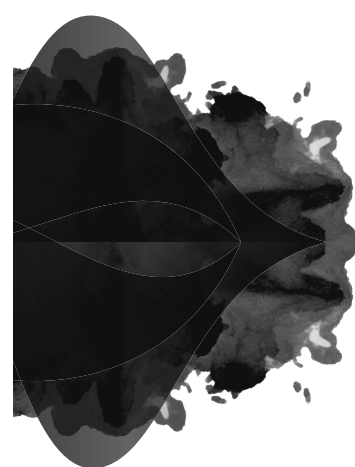


ESSAI

L'ANARCHIE EXPLIQUÉE  
À MON PÈRE  
Thomas Déri et Francis Dupuis-Déri  
Lux  
Montréal, 2014, 244 pages

Professeur de science politique à l'UQAM, Francis Dupuis-Déri (FDD) ne votera pas le 7 avril prochain. Par conviction. Il est anarchiste. Dans ce livre, avec un admirable sens pédagogique, FDD, en réponse aux questions de son père lettré, expose les fondements théoriques, l'histoire et les principes idéologiques de cette tradition politique qu'est l'anarchisme. « Pratique sociale sans chefs ni hiérarchie », l'anarchie, explique-t-il, ne chante pas les vertus du chaos et de la violence, mais plutôt la quête d'un monde sans domination, sans oppression, sans exploitation et sans exclusion. Honnête, FDD ne cache pas les insuffisances de sa famille politique, mais il redit surtout qu'il n'a pas trouvé mieux pour lutter contre les systèmes injustes qui écrasent l'humain. Sans partager ce point de vue, on peut trouver l'exercice noble et convaincant.

Louis Cornélius

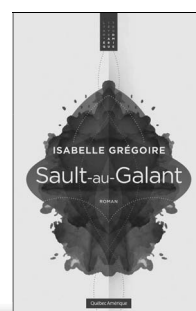


ISABELLE GRÉGOIRE

## Sault-au-Galant

« En affrontant avec courage et conviction un sujet brûlant [...], Isabelle Grégoire nous tend un miroir fidèle de l'ambivalence tant des Québécois à l'immigration que des réfugiés à l'égard de leur terre d'exil. »

Martine Desjardins, *L'actualité*



Maintenant en librairie

Québec Amérique  
quebec-amerique.com

# ESSAIS

## Pierre Bertrand: l'expérience de l'étrangeté



LOUIS CORNELIER

**D**epuis plus de trente ans, avec une remarquable constance, Pierre Bertrand construit une œuvre philosophique très personnelle, consignée à ce jour dans une trentaine d'ouvrages. *La liberté du regard*, qui se veut un éloge de l'étonnement, «l'affect philosophique par excellence», ajoute une pièce à cette méditation ininterrompue.

«Nous voyons et sentons infiniment plus que nous disons», suggère le philosophe, et «ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes ne peut être saisi, décrit ou expliqué par aucune science». Malgré tout, il nous faut «tout de même trouver des mots pour le dire», mais nous sommes alors devant une aporie, dans la mesure où le langage fait face à sa limite «quand il cherche à être au plus près de la vie ou de la réalité».

Notre expérience du monde, notre vision, emprunte des formes pour s'exprimer, mais ces dernières, surtout scientifiques, à notre époque, n'arrivent pas à tenir compte «de ce qui ne s'explique pas» et qui constitue peut-être l'essentiel de notre vie. Aussi, la philosophie, qui a une prétention à l'universalité, doit être une invitation à «demeurer sensible au chaos de l'époque», à un sain scepticisme par rapport aux images figées qui tentent à tout prix de mettre de la rationalité dans une réalité en perpétuel

changement, faite de chaos et de contradictions.

La grande littérature, parce qu'elle «s'ouvre davantage à l'expérience elle-même sans le souci de la faire entrer dans un protocole ou un formalisme», est peut-être, en ce sens, au plus près de notre réalité, qui n'est pas sans ressemblance avec la nature sauvage. «Le défi pour celui ou celle qui écrit, propose Bertrand, est de parvenir à indiquer par le langage ce qui pourtant échappe à ce dernier.»

### Obscurité et bégaiement

On ne se surprendra donc pas que cette philosophie, une sorte de phénoménologie qui emprunte des éléments aux œuvres

d'Héraclite, de Spinoza, de Nietzsche et de Deleuze, soit pour le moins déroutante. La liberté du regard, explique Bertrand, exige une sortie de monde familier et un accueil de l'étrangeté sans volonté de la surmonter. Le philosophe, qui rejette le dualisme corps/esprit en rappelant que «le corps vivant est corps-esprit» d'un même élan, refuse aussi le dualisme fond/forme. Son style entretient donc un rapport mimétique à son propos. «À force de chercher à être trop clairs, écrit Bertrand, nous passons à côté d'une obscurité essentielle.» Il invite ensuite les philosophes «à plus de bégaiement, à plus de doute plutôt qu'à un discours trop sûr de lui».

Il y a là, il faut en convenir, une riche matière, déstabilisante mais essentielle. Tenter d'exprimer l'inexprimable qui



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Selon le philosophe Pierre Bertrand, tenter d'exprimer l'inexprimable qui constitue nos vies à tous est un projet voué à l'échec, mais néanmoins nécessaire.

constitue nos vies est un projet, le philosophe le reconnaît, voué à l'échec, mais nécessaire. Il n'y a pas, écrit Bertrand, d'autre façon de philosopher sérieusement. L'art et la littérature, en étant ouverts «à ce qui échappe à toute recherche», y parviennent souvent mieux que la science et la philosophie, qui «ne trouvent souvent que ce qu'elles cherchent».

Lire Pierre Bertrand demeure toutefois, malgré l'originalité et la pertinence de son propos, un exercice

éprouvant. Le style du philosophe est plutôt élégant, mais il anime une pensée tâtonnante, redondante à l'extrême, qui semble parfois tourner en rond. Là où vingt bonnes pages auraient suffi pour présenter la thèse, Bertrand en propose cent vingt, voire des milliers, si on considère que tous ses livres, au fond, explorent la même phénoménologie.

### Deux lectures possibles

Deux façons, ici, de voir

les choses. On peut lire l'œuvre de Bertrand, ce livre et les précédents, comme une longue méditation philosophique et poétique dont les motifs, à la fois insistants et évanescents, tentent d'exprimer, sous une forme linguistique à l'avenant, les affects confus qui nous traversent tous. On peut aussi, en revanche, conclure à la logorrhée et estimer, dépité, que le philosophe finit par noyer l'essentiel de son propos dans un trop-plein de consi-

«Le défi pour celui ou celle qui écrit est de parvenir à indiquer par le langage ce qui pourtant échappe à ce dernier»

Pierre Bertrand

dérations approximatives, comme celle, par exemple, qui lui fait écrire que le voyage a la vertu de libérer le regard, alors qu'il est plutôt devenu, de nos jours, le philosophe critique devrait le savoir, un cliché de parvenus, une des principales manifestations de ces «images dans lesquelles nous baignons socialement» et qui nous détournent de «la vraie vie, à savoir la vie tout court».

Entre ces deux lectures de l'œuvre, la bienveillante et la sévère, je ne saurais trancher. Comme les affects multiples, changeants et contradictoires qui nous traversent et qui constituent, selon Pierre Bertrand, la trame de nos vies, mes sentiments par rapport à l'œuvre du philosophe sont contrastés. Entre l'assentiment et l'irritation, mon regard balance.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

LA LIBERTÉ DU REGARD  
Pierre Bertrand  
Liber  
Montréal, 2014, 128 pages

## Les animaux domestiques aussi ont une histoire

PAUL BENNETT

«Les chiens sont des enfants qui ne grandissent pas et ne parlent pas», écrivait la psychanalyste Marie Bonaparte en 1937 pour expliquer son attachement à son chien Topsy, un chow-chow. La romancière anglaise Virginia Woolf, elle, publia en 1933 *Flush*, la biographie de la poétesse Elizabeth Barrett Browning vue... par son cocker.

L'intimité des sentiments entre humains et animaux familiers s'est exprimée de plus en plus ouvertement dans la littérature, la peinture et, bien sûr, la vie quotidienne à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le repli de la bourgeoisie et,

plus tard, des classes populaires sur la sphère privée. En France, la Société protectrice des animaux voit le jour en 1845; cinq ans plus tard est

Peu à peu, la protection de l'animal «se justifiera par la seule sensibilité face à la fragilité et à la détresse d'un être vivant sans défense»

adoptée la première loi, encore très timide, interdisant les traitements cruels envers les animaux.

Au début, explique Damien Baldin dans sa récente *Histoire des animaux domestiques aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, les me-

sures de protection des animaux visaient plutôt «à protéger les hommes du spectacle de la violence contre les animaux». Ce n'est que peu à peu que la protection de l'animal «se justifiera par la seule sensibilité face à la fragilité et à la détresse d'un être vivant sans défense». Et encore! Même aujourd'hui, n'est-ce pas le spectacle de l'animal sacrifié, par exemple dans les abattoirs, qui nous répugne, plutôt que sa réalité?

L'histoire sociale et culturelle montre que l'affection et le mouvement de protection à l'égard des animaux

domestiques ne s'étendirent pas également à tous: là aussi existait une hiérarchie, des animaux plus choyés que d'autres. Si le chien fut valorisé dès le XVIII<sup>e</sup> siècle pour sa fidélité et son rôle protecteur, le chat, taxé d'indifférence et de sexualité débridée, n'est longtemps entretenu que pour son utilité dans la lutte contre les rongeurs. Durant toute la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la brutalité des

charretiers à l'égard des chevaux qui cristallisera le mouvement de protection des animaux. Encore avant la Grande Guerre, l'essentiel des critiques vise l'épuisement des chevaux et la violence des conducteurs.

L'ouvrage, d'une lecture agréable, de Damien Baldin aborde autant l'évolution de la familiarité de l'homme avec les animaux domestiques que leur dressage, les mesures de protection et d'hygiène, et en-

fin les stratégies d'enfermement soit pour éliminer les animaux nuisibles (fourrières), soit pour abattre les animaux comestibles (abattoirs). Le seul défaut du livre est d'être axé uniquement sur la France, sans presque jamais déborder ses frontières.

Collaborateur  
Le Devoir

HISTOIRE DES ANIMAUX DOMESTIQUES XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> SIÈCLES  
Damien Baldin  
Seuil  
Paris, 2014, 382 pages

VIENT DE PARAÎTRE

Dossier

**La retraite: une responsabilité collective**

NUMÉRO 771 • AVRIL 2014

NOUVEAUTÉ PLUS DE PAGES, TOUT EN COULEURS

Les auteurs:

Gilles L. Bourque, Catherine Caron, Eve-Lyne Couturier, Frédéric Hanin, Maxime Lefrançois, Michel Lizée, Ianik Marcil, Ruth Rose

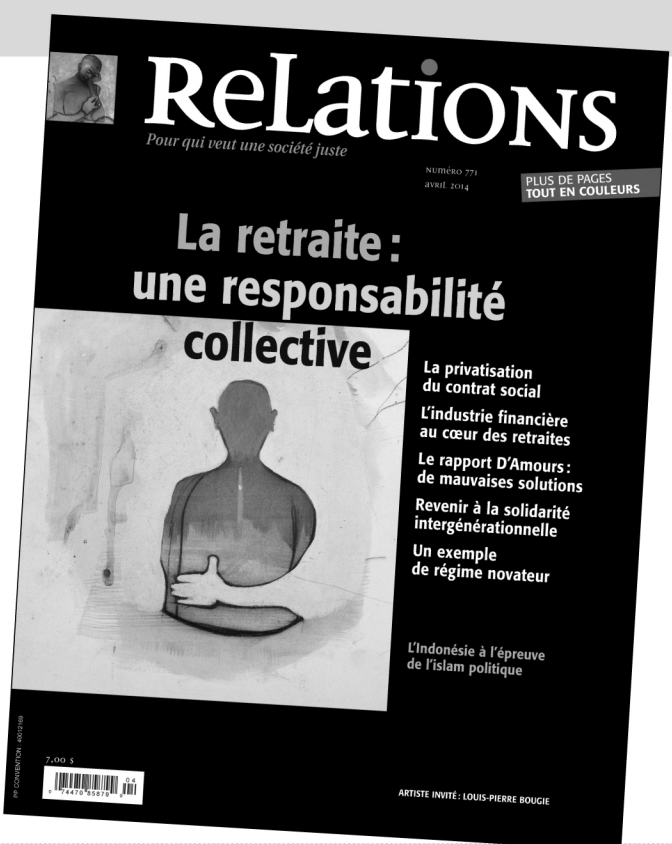
À lire aussi: le Carnet de Naïm Kattan, la chronique littéraire de Marie-Célie Agnant, une analyse sur l'Indonésie ainsi qu'une réflexion sur l'humanitaire d'urgence et l'imaginaire néolibéral

Artiste invité: Louis-Pierre Bougie  
Sommaire détaillé et abonnement en ligne: [www.revuerelements.qc.ca](http://www.revuerelements.qc.ca)

6 NUMÉROS PAR ANNÉE, 48 PAGES

Un an: 40 \$ Deux ans: 70 \$  
À l'étranger (un an): 55 \$  
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)  
514-387-2541 p. 226 | [relations@cfj.qc.ca](mailto:relations@cfj.qc.ca)  
Relations: 25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES 7,00 \$ + TAXES



Où, je désire un abonnement de \_\_\_\_\_ an(s), au montant de \_\_\_\_\_ \$

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE ( \_\_\_\_\_ ) \_\_\_\_\_

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations)  ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_

## Jacques GODBOUT Le tour du jardin

Entretiens avec Mathieu Bock-Côté sur les livres, la politique, la culture, la religion, le Québec et la saison

Pendant soixante ans de vie publique, Jacques Godbout a assumé le rôle d'éveilleur de consciences et de passeur entre les générations. En compagnie de Mathieu-Bock Côté, il jette un regard passionnant sur sa carrière d'écrivain et de cinéaste, en même temps que les deux hommes engagent un riche dialogue sur le Québec.

Jacques Godbout  
Le tour du jardin

Entretiens avec Mathieu Bock-Côté sur les livres, la politique, la culture, la religion, le Québec et la saison



Boréal

Essai  
240 pages • 24,95 \$  
PDF et ePub 18,99 \$



Boréal

[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)